

L'AURORE

Bureaux - LILLE, 15, RUE D'ANGLETERRE, 15, LILLE. - TELEPHONE : 672 - (POUR PARIS : 5, rue Bayard, 5)



ADVENIAT REGNUM TUUM

La Journée

Aujourd'hui, vendredi, ont été discutées à la Chambre les diverses interpellations sur la politique du gouvernement dans les événements du Midi.

Le Sénat discutait aujourd'hui le projet sur la fraude des vins.

Une réunion préparatoire pour la fixation des revendications a été tenue hier par le Comité d'Action.

La réunion proprement dite a lieu aujourd'hui.

M. Poincaré, parlant au Congrès des détaillants de France, a prononcé un discours très remarqué dans lequel il a dénoncé les incohérences et périls de la situation présente.

ETRANGER

Nazi a séjourné hier à la Chambre italienne, à la surprise générale, et y a prononcé un discours pour un dénoyement.

ROME

Nous avons fait allusion, vendredi, à un article du Temps, au sujet d'une lettre de M. de Verdun à la Croix de l'Est, et à la date de son envoi.

Avant peu l'Eglise de France fera le compte de son compte à perdu à suivre depuis trente ans, les avis les plus intraitables.

ROME, 27 juin.

L'Observateur Romano relève les commentaires faits par le Temps sur l'affaire de la Semaine religieuse de Verdun et de la Croix de l'Est. Il relève notamment la contradiction qu'on essaie d'établir, entre l'attitude de Pie XI et celle de son prédécesseur et l'intransigeance dont on prétend que l'Eglise de France s'est inspirée depuis trente ans.

Il affirme que personne, anonyme ou autre, n'a envoyé de notes au évêque de Verdun, lequel écrit à Rome de l'estime qu'il lui a vouée, et qu'il lui a adressé des lettres de félicitation et de remerciement.

ABONNEMENTS DE VACANCES

Croix - questionnaire (six pages). - Pour la France et l'Algérie : 1 franc par mois, plus 50 c. de frais de bandes, soit 1 fr. 50 pour un mois.

1 fr. 50 pour deux mois.

3 fr. 50 pour trois mois.

Ce prix de faveur est réservé aux abonnés servis habituellement par nos Comités et n'est accordé que sur la demande du directeur du Comité.

M. les éditoriaux peuvent recevoir la Croix à ce tarif pendant les vacances.

M. les abonnés en France et en Algérie, le Noël est envoyé moyennant la somme de 5 francs.

Quelques exceptions. - Pendant les mois de juillet, août et septembre, en France et en Algérie, les questionnaires sont envoyés moyennant la somme de 1 franc.

PLUS GRAVE PERIL

Il y a deux ans, au moment où se discutait le projet de séparation, nous écrivions que certaines tentatives contre le dogme catholique constituaient un péril plus grave que la loi persécutrice. Cette parole souleva d'âpres critiques. Combien cependant sa vérité apparaît avec évidence aujourd'hui!

Depuis lors, le Pape lui-même a tenu à affirmer cette vérité. Il ne l'a pas dit, seulement en particulier, mais dans une forme de la plus haute solennité, devant le Sénat des cardinaux, il a attiré avec une énergie souveraine sur ce danger, l'attention du monde catholique tout entier.

Les condamnations de l'abbé Murri et du Rinnovamento en Italie, du livre de M. Le Roy en France, hier encore la lettre glorieuse de Mgr Commer, ont précisé. Les évêques ont fait écho à la parole du Chef de l'Eglise et les fidèles savent qu'il y a à cette heure un péril pour la foi.

Donnons quelques explications à nos lecteurs sur cette question de la plus haute gravité.

Pour en comprendre l'importance, il suffit de parcourir certaines enquêtes faites récemment et dont l'une au moins a été signalée ici.

Des réponses publiées, il résulte, en effet, qu'il existe, non seulement en France, mais dans le monde entier, des hommes nombreux qu'on qualifie d'« intellectuels » et qui rêvent — malgré l'abandon de l'entreprise — d'unir tous ceux dans le monde qui ont le sentiment religieux, qui gardent le respect d'une vague entité qu'ils appellent « Dieu », qui veulent enfin observer et faire observer certaines règles de morale.

Protestants, schismatiques, bouddhistes, mahométans, catholiques... à leur avis, tout le monde doit sacrifier ce qu'il faut pour s'établir sur ce vague terrain d'entente religieuse.

Cela suppose, bien entendu, que les dogmes catholiques se nient, se précisent, disparaissent. On déclare pour y prescrire les esprits, que les formules dogmatiques ne sont pas définitives, et qu'elles doivent subir la loi de l'évolution — lisez de la destruction.

Cela suppose que l'Écriture Sainte serait mise de côté, et considérée comme une collection respectable de bons conseils et de pieuses légendes.

Cela suppose que la morale chrétienne serait réduite à quelques règles générales nécessaires pour le bon ordre social et qu'on l'allégerait de toutes ses plus précieuses et plus intimes prescriptions.

Cela suppose enfin la négation de l'intervention surnaturelle et du miracle.

Le grand public, il est vrai, ne lit pas les gros livres, les nuageuses revues, où ce venin est distillé. Par mille pores cependant il filtre jusqu'à lui.

Et peu à peu, on en arrive à ces unions de catholiques avec des protestants, — non pas sur un point déterminé, comme la lutte contre l'alcoolisme ou la pornographie, alliance de circonstance qui est tout indiquée, — mais à une alliance habituelle, à une collaboration qui est impossible de ne pas réprouver.

On en arrive même à de scandaleuses unions de libres penseurs et libres croyants où les pasteurs protestants fraternisent avec M. Loyson, et s'interdisent d'adhérer en tant qu'association à aucune Église, à aucune école, à aucun parti. — On assure que des prêtres qui se disent catholiques étaient présents.

Le péril existe, il se développe. Chercher à le nier, c'est s'éveiller volontairement. Et demander qu'on n'en entreprenne pas le grand public, ce serait im-

ter la conduite de l'autruche, qui se cache la tête pour ne pas voir : méthode la pire de toutes.

Il faut, au contraire, parler hautement. Il est indispensable que tous les catholiques sachent ce qu'on trame contre leur foi.

Le P. Weiss (1), qui jout d'une si grande autorité, dans son ouvrage : le Péril religieux, a décrit, avec précision de style et d'abondance de documentation, ce travail destructeur. Etudiant, taxé à l'appui, et les religions nouvelles; et le néo-catholicisme vieux style, qui est passé, et le néo-catholicisme actuel. Il arrive à cette conclusion que « le péril religieux, c'est l'homme moderne », c'est la manie de vouloir accommoder la religion non pas avec le progrès scientifique moderne, mais avec les hommes tous partisans, mais avec l'idée moderne, en ce qu'elle a d'incompatible avec le christianisme.

On devrait, disait un anonyme, réformer la théologie, la littérature, le droit canonique, la discipline et la hiérarchie, abolir complètement le dogmatisme et ne conserver que la Bible et la morale. Aujourd'hui, on aspire même à supprimer presque toute la Bible et une bonne partie de la morale, c'est-à-dire à ne conserver de la religion que le nom.

Le Pape, qui porte en sa conscience la responsabilité du monde entier, a dénoncé ce suprême péril avec la plus grande énergie, ses récentes condamnations ont indiqué clairement qu'il visait.

Or, ce qui est le plus grave, c'est que les coupables, même condamnés, déclarent que malgré tout, ils restent dans l'Église. Ils sont trop intelligents pour ne pas se rendre compte qu'il y a un Dieu et par suite un culte à lui rendre, une religion. Ils le sont trop aussi pour ne pas voir qu'en dehors du catholicisme, il n'y a pour eux aucune arche de salut. Comme nous le disait hier encore, M. Guibert « ils sentent qu'en sortant, ils tomberaient dans le néant ».

« Nous restons catholiques », disent-ils donc et ils offrent ce spectacle étrange d'hommes qui déclarent être membres d'une Église qui déclare de son côté, officiellement, rejeter leurs idées.

Parallèlement à ces insectes qui rongent dans certains pays les meubles par l'intérieur et préparent leur ruine, ils veulent demeurer dans l'Église pour en détruire la substance.

Et l'abbé Houtin, dans un livre abominable, ne craint pas d'inviter les prêtres à rejeter le fardeau de la foi et à continuer cependant leur ministère.

Hypocrisie poussée jusqu'à la folie!

C'est un rêve passager, une aberration qui ne durera qu'une heure, une tentative qui échouera lamentablement, mais il faut que le peuple catholique sache ces choses.

Malgré tous les docteurs d'erreur, il continuera à croire simplement à Dieu, à Jésus-Christ, à son Église, au Pape, aux mystères, au miracle, à la prière, parce que là est la vérité, et il ira son chemin, ayant plié des victimes de l'aberration.

Malgré des scandales, rares mais douloureux, il restera fidèle. Et si les tristes jours venaient qui ont été prédits, où, s'il était possible, les églises eux-mêmes seraient indults en erreur, il resterait ferme dans sa foi.

Moins nombreux, mais plus solide encore, il continuerait à jouir de l'instinctible bonheur de posséder la vérité et de la paix intérieure qui en est le fruit, il resterait la réserve de la société ébranlée et le pourvoyeur du ciel.

FRANC.

(1) Traduit en français par M. l'abbé Collin, in-8°, 400 pages, chez Letellier, 10, rue Cassette, Paris.

"Tu es Petrus"

C'est vraiment un grand spectacle digne des plus grandes méditations, que cette persistance absolue du Pape à être et à remplir le monde.

L'incrédulité ne sert de rien. Croquant ou incroyant, il faut bien s'arrêter devant ce être prodigieux, unique, incomparable, sans précédent, sans égal et sans exemple, qui domine l'histoire, fait reléguer de soi toute la terre, regarde passer les siècles, triomphe de tous les destins contraires, surplie à toutes les ruines, entretient tout ce qui l'outrage, grandit dans le malheur plus que dans la prospérité, et puis enfin dans la mort le principe d'une vie qui ne s'épuise point, d'une jeunesse qui recommence toujours.

Évidemment, il y a là un miracle, et on comprend que chaque fois que, par la révolution annuelle du cycle liturgique, ce miracle lui est rappelé, l'Église se réveille et se pose, avec enthousiasme, vers le ciel, le cri de sa reconnaissance et de sa foi: Tu es Petrus!

H. PERRETTE.

En cette fête de saint Pierre, nos lecteurs auront à cœur de renouveler leur foi au Pape, chef de l'Église, à Pie XI, qui tient avec tant de force, tant de piété et tant de douceur la place de Jésus-Christ sur la terre et, généraux enfants d'un tel Père, de contribuer de leur pauvreté même, à lui procurer les ressources dont il a besoin.

Gazette

Calles que l'on chasse

Par arrêtés du président du Conseil, ministres de l'Intérieur, pris en vertu des décrets des 31 mars 1885 et 22 juillet 1890, la mention honorable a été décernée aux personnes ci-après désignées, en reconnaissance de dévouement dont elles ont fait preuve à l'occasion de maladies épidémiques:

Mmes Deschamps, en religion Sœur Saint-Joseph, et Houbari, (Denise), en religion Sœur Saint-Eustache.

Ont fait preuve, lors des cas de variole récemment observés à Dunkerque, de plus méritoires dévouement, non après des maladies lointaines, soit dans l'application des mesures de prophylaxie.

La même main qui fait signe aux yeux de passer la frontière pose la médaille d'honneur sur la poitrine de celles qui étant restées ont pu se dévouer.

L'école laïque et le péril de la foi

Le jour où vous auriez reconnu l'existence d'un tel péril (la loi menacée dans l'école), écrit en 1882 le cardinal Guibert, archevêque de Paris, vous auriez obligé l'État d'être soustraits vos enfants, soit en faisant cesser le mal par vos plaintes et par des mesures efficaces de réparation, soit, si la chose dépassait votre pouvoir, en retirant vos enfants d'une telle école. Aucune considération humaine, aucun dommage à éviter, aucun intérêt à ménager ne pourraient vous dispenser de l'accomplissement de ce devoir, qui serait en même temps l'exercice du plus incontestable des droits.

La lutte scolaire en Belgique

Voici le magnifique chant de guerre qu'avait adopté les catholiques flamands lors des luttes scolaires en Belgique.

« Il ne l'aurez pas, la belle amie de l'enfant, en dépit des ruses infernales, ces yeux qui nous gouvernent par la terreur; ce ne l'aurez pas, aussi longtemps que le char soleil de Dieu brillera sur la Flandre, aussi longtemps qu'il restera un sou de espoir dans notre bourse.

« L'enfer est déchainé, l'école est un champ de bataille, elle s'efforce d'arracher à l'Église les âmes des petits. Mais nous, catholiques flamands, nous ne supporterons jamais ce hridageage; nous sommes

les fils des héros qui sont morts pour la foi. Nous pérorons, c'est le fait, mais perdre la foi, jamais! Jusqu'au dernier soupir, un pied dans la tombe, nous crierons encore: jamais nos enfants n'iront dans les écoles où le crucifix ne brille plus à la belle place. Nos enfants ne sont pas faits pour un cachot où jamais ne retentit la parole de Dieu.

« On ne s'étonnera pas que ceux qui étaient capables de tels accents aient obtenu gain de cause par la chute des « libéraux » en 1884.

Tartarin n'est pas mort

Du Gaulois.

Tartarin n'est pas mort! Le tueur de lions a fait peu de bruit: il ne fut pas le héros fugace des déserts de l'Afrique... se contentant prodigieusement aujourd'hui de vendre... des cochons.

Ne riez pas, c'est sérieux. Dégoûté de ses compatriotes tarasconnais qui ne le prennent plus au sérieux, il est installé près du Versailles, sur la route de Rocquencourt.

À la sortie du parc, s'éleva une fort belle maison en pierres de taille, entourée d'un joli jardin. Au fond d'une vaste cour se dressent de vastes communs, où sont parqués nombre de cochons, gras à souhait. Sur la porte d'entrée, en grosses lettres, se lisent ces mots:

TARTARIN, MARCHAND DE PORCS

La voilà bien la destinée humaine. Que les mêmes traits soient dans la tombe, immortel auteur, ton héros ne vend plus de belles peaux dont l'aspect seul terrifiait ses concitoyens; il vend, en chair et en os, l'animal cher à saint Antoine, et pour accentuer son nouvel avatar, c'est à côté de la porte du même nom qu'il a planté à tenté... pardon, sa somptueuse demeure!

Dans notre boîte aux lettres

Un de nos lecteurs qui a eu l'occasion de connaître certaines confidences faites par un Vén., nous signale que le Grand-Orient prépare et désire faire aboutir toute une série de mesures législatives contre le clergé.

Ce n'est pas là une découverte étonnante. Le détail de ce travail préparatoire peut être secret, mais le travail lui-même est d'une évidente certitude.

Que la F. R. Mac. veuille supprimer le clergé, personne ne saurait le lui cacher.

Les mutins du 17^e d'infanterie

EN TUNISIE

Stax, 28 juin. — Ce matin, dès 7 heures, de nombreux curieux ont attendu les croiseurs, puis, déçus, ils se sont dispersés.

Les quais ne sont actuellement animés que par les chargements des pavés et des phosphates et par les allées et venues des marins des torpilleurs qui achèvent des préparatifs.

60 hommes du 17^e restés à Béziers vont à Gap

Ce qui restait du 17^e de ligne, soit un certain nombre d'hommes, employés en partie à la compagnie hors rang, a reçu inopinément l'ordre de s'embarquer en chemin de fer, à destination de Gap, à 9 heures du soir.

La nouvelle avait été tenue secrète, et il y avait peu de monde à la gare. Les généraux

Chayla et Desatz viennent d'être signalés et sont actuellement en vue.

On croit qu'ils arrivent vers midi.

Stax, 28 juin, 9 h. 55. — Les croiseurs Du-

GAFFSA

En gare, on a fini de former le train spécial qui sera composé de 23 wagons couverts, dans lesquels on a installé des sièges.

La ville est paisible, les habitants vont à leurs occupations habituelles et paraissent indifférents. La température est assez chaude, sans trop s'écarter de la normale. Les habitants qui connaissent Gafsa disent que les mutins seront convenablement logés et pourvus d'approvisionnement suffisants par l'armée, qui est fertile.

Stax, 28 juin, 8 heures matin. — Le Desatz et la Du-Chayla, attendue ce matin à 5 heures, ne sont pas arrivés ni signalés.

bonheur qu'elle apporte à son fiancé, et vous et à Mme d'Erment, la paix de vos consciences. Vous allez donc tous pouvoir être heureux.

La vicomtesse d'Erment se levait les mains jointes du fauteuil, repréant les mains de Valter.

— Encore une fois merci et soyez pardonné!

Le groom déjouant la tête, et d'un voix sourd, il y a dans cette affaire quelque chose qu'on oublie.

— Et qui donc?

— Moi, Monsieur d'Erment.

— Comment, vous? Expliquez-vous.

— C'est bien simple, et vous qui êtes père, allez me comprendre de suite. C'est que j'ai une fille, et elle est mariée, va se marier; de ce fait, je vais devoir pour elle pas beaucoup plus qu'un échange.

« La suite... »

Jean Viret.

(Droits de traduction et de reproduction réservés.)

LE MOIS LITTÉRAIRE ET PITTORESQUE

REVUE DES FAMILLES

Abonnements: France, un an, 22 francs. Un numéro, 1 fr.

Etranger: un an, 24 fr., un numéro 1 fr. 25

5, RUE BAYARD, PARIS, VIII^e

La fiancée de Robert d'Erment

« Que de fois j'ai souhailé vous rencontrer la nuit seule et seule, quand la douleur et la honte me chassaient de mon lit et de mon toit! Oh oui! vous rencontrer, afin de vous étrangler comme un chien, de vous écraser comme une vipère! Mais si ce que vous m'avez dit aujourd'hui est vrai, et cette jeune fille élevée par vous et souvraya par vous sans mon toit est bien l'enfant de mon malheureux cousin, alors Valter, je vous pardonne!

Doucement, l'ex-ousier retirait ses mains.

— Monsieur d'Erment, pourquoi vous mentiriez-je? Rasseyez-vous et veuillez écouter quelques minutes encore sans m'interrompre, vous ne pourrez plus douter. Évidemment, la nuit, où, tout assoupli d'une course depuis le châtea jusqu'au bord de l'étang, près duquel j'ai l'habitude, saché dans une voiture, Golo me jetait l'accent comme un paquet de chiffons, tandis qu'il repréant les guides, ce soir-là, je n'avais pas pour la fille du comte et de la comtesse d'Erment une tendresse démesurée.

« Ce qui pouvait lui arriver de mieux, c'était que l'abandonné au hasard de la

route, et je l'aurais tout aussi bien lancée au milieu de l'étang avant le démarrage... Mais nous avions hâte de fuir. Pendant que Golo lançait le cheval à toute allure, j'installais le poupon sur mes genoux.

« J'étais à l'instinct fonction de nourrice. Mes bras, d'ailleurs, n'avaient rien de dilatoires: l'enfant dormait.

« À la lumière de la lanterne, amusé par l'étrange de la situation, je me mis à le regarder. Il souriait en dormant.

« J'aurais peut-être, il me souriait à moi qui venais d'assassiner son père, de l'arracher du sein de sa mère, à moi qui, pendant ce temps, me tâtait, pour savoir si je n'allais pas le jeter de cette voiture qui faisait plus de vingt kilomètres à l'heure!

« Vous ignorez pas, Monsieur d'Erment, que, pendant ma carrière d'ousier, j'ai vu pleurer à mes pieds bien des gens: des hommes qui me suppliaient au nom de leur famille, des épouses et des mères qui me priaient à mains jointes d'épargner un mari ou un fils. C'est à ces moments-là que j'étais le plus inexorable. Ces désespoirs et ces sanglots m'amusant, me faisaient du bien, et je ne me souviens pas d'avoir failli un fois.

« Mais, ce soir-là, ce sourire d'enfant endormi fit sur moi ce que les larmes d'homme n'avaient jamais fait. J'eus un pincement au cœur et je connus la pitié.

« Et comme, à un moment où nous traversons un bois, Golo me poussa du coude en me montrant l'enfant, instinctivement je serrai le petit être contre ma pellicine et je répondis:

« Plus tard, fille ou garçon. Ne l'arrête pas.

« J'envoiai la fillette en nourrice dans la campagne d'Alençon, et je vas envas une

pendant quelques années je ne songeai guère à elle. De temps en temps seulement je me rappelais son sourire d'ange endormi alors qu'elle était si près de la mort.

« Mais la pitié n'est pas la dominante de mon tempérament et ma vie était si remplie!

« Cependant, je souhailais qu'elle vécût afin de me servir d'elle pour vous jouer un jour ou l'autre un tour de ma façon. Car vous aviez trompé mes prévisions en vous rangeant, et les millions que j'avais accumulés me passaient devant les nez.

« Puis, comme l'enfant atteignait sa septième année, je pris du désir eubit et irrésistible de la voir. J'arrivai un beau matin chez la nourrice, les bras chargés de jouets.

« Je comptais trouver une petite sauvage qui se jetterait sur les poupées et les joujoux que je lui apportais et se sauverait en oubliant de me dire merci.

« Mais, à ma grande stupefaction, je n'étais pas un inconnu pour cette enfant de sept ans dont je m'étais jamais occupé. Dès que je me fus nommé, — car personne ne me connaissait, — la mère-nourrice me poussa dans les bras.

« Hélène, ton papa de Paris!

« Alors, gentiment et si spontanément que des larmes m'en vinrent aux yeux, Hélène me jetait ses deux petits bras autour du cou.

« Bonjour, Monsieur papa.

« C'était la première fois qu'un être humain m'embrassait. Chez mes parents, je n'aurais eu que des injures et des coups. Depuis, j'ai connu pas mal de gens qui m'auraient volontiers mordu, étranglé même. Mais qui donc à part mon chien embrassait!

Cette caresse d'enfant et ces trois mots: « Bonjour, Monsieur papa », venaient de me révolutionner. J'enlevai la fillette contre ma poitrine.

« Je ne te fais donc pas peur? »

« Elle me regarda d'un air profondément étonné, et ses bras toujours autour de mon cou, me répondit:

« Pourquoi peur? Je vous connais bien. Maman nourrice m'a souvent parlé de vous. Puisque c'est vous mon papa de Paris, je vous aime bien.

« J'ouvris les paquets; ce fut du délire. Hélène ne me quittait pas d'une semelle. Quant à moi, ma résolution était prise. Je lui demandai, presque certain de la réponse:

« Hélène, veux-tu venir avec moi à Paris? Je te donnerai des joujoux encore bien plus beaux que tous ceux-ci.

« Elle battit des mains.

« Oui, Monsieur papa, je veux bien aller avec vous.

« Le cadeau d'adieu, que je laissai en partant à la mère-nourrice, eut tôt fait de sécher ses larmes.

« Hélène me serrait la main de toutes ses forces pendant le trajet de la ferme à la gare, à moitié rassurée, semblant craindre qu'au dernier moment je ne me ravissais et partisse sans elle.

« Tout le long du voyage, cette menotte d'enfant fut dans la mienne. Une tête blonde reposait dans mon bras. Et je me disais:

« Toi, qui, jusqu'à ce jour, as vécu comme un lépreux, comme un chien galeux, tu vas connaître l'amitié la plus douce, la plus parfaite qui soit au monde, celle d'un enfant.

« Le reste de l'humanité mourra te trouver

ridicule ou affreux, tu seras sûr qu'il existe un être humain qui ta présence ne fait ni rire ni fuir.

« Vous savez la suite, Monsieur d'Erment. Je ne vous raconterai pas ces longues années que j'ai passées à Conflans; j'aurais choisi ce lieu désert, parce que personne ne pouvait nous voir quand je promenaiss mon enfant.

« Puis, mon sinistre métier me faisant horreur, je l'abandonnai. Que de fois, depuis, j'ai dû résister à la tentation de sortir Hélène du couvent et de la garder avec moi! Mais j'étais trop con à Paris et je craignais mort de honte si elle avait appria ce que j'étais jadis. Cependant, à mesure qu'elle grandissait, je réfléchissais aux moyens de réparer le tort que je lui avais causé. Elle serait riche le jour où je voudrais; mais les millions que je lui mettrais dans la main ne l'empêcheraient pas de rester une enfant trouvée... D'autre part, je ne vous avais jamais perdu de vue. Je savais que vous aviez un fils, un fils dont la jeunesse — je puis bien dire cela sans vous offenser, — ne rassemblait en rien à la vôtre... Alors, peu à peu, au lieu d'une vengeance, j'entrevis la possibilité d'une réparation presque complète.

« Rien ne m'empêchant, en tous cas, d'essayer. J'attendis que votre fils fut revenu du service militaire et je vous envoyai Hélène comme demoiselle de compagnie de Mme d'Erment.

« Ce que j'avais prévu s'est produit. Qui donc, d'ailleurs, restait huit jours auprès d'Hélène sans l'adorer.

« Tels étaient les renseignements que je vous offrais touchant les origines d'Hélène Mignon. Vous voyez, Monsieur le vicomte, que votre fils ne vous méseule pas. C'est la

GAFFSA

Chayla et Desatz viennent d'être signalés et sont actuellement en vue.

On croit qu'ils arrivent vers midi.

60 hommes du 17^e restés à Béziers vont à Gap

Ce qui restait du 17^e de ligne, soit un certain nombre d'hommes, employés en partie à la compagnie hors rang, a reçu inopinément l'ordre de s'embarquer en chemin de fer, à destination de Gap, à 9 heures du soir.

La nouvelle avait été tenue secrète, et il y avait peu de monde à la gare. Les généraux

Chayla et Desatz viennent d'être signalés et sont actuellement en vue.

On croit qu'ils arrivent vers midi.

Stax, 28 juin, 9 h. 55. — Les croiseurs Du-

GAFFSA

En gare, on a fini de former le train spécial qui sera composé de 23 wagons couverts, dans lesquels on a installé des sièges.

La ville est paisible, les habitants vont à leurs occupations habituelles et paraissent indifférents. La température est assez chaude, sans trop s'écarter de la normale. Les habitants qui connaissent Gafsa disent que les mutins seront convenablement logés et pourvus d'approvisionnement suffisants par l'armée, qui est fertile.

Stax, 28 juin, 8 heures matin. — Le Desatz et la Du-Chayla, attendue ce matin à 5 heures, ne sont pas arrivés ni signalés.